

# Joachim Ciocca, son monocycle et le robot «Nina» aux Printemps de Sévelin

● Associant danse et cirque contemporain, le spectacle «Losing Ground» nous invite à repenser notre rapport aux machines et aux outils.

MIREILLE DESCOMBES

C'est fou ce qu'on peut faire avec un monocycle! Rouler bien sûr, mais aussi danser, sauter et tourner sur soi-même comme la plus classique des ballerines. On peut aussi le transformer en prothèse, voire en béquille, ou l'offrir au ciel et au monde tel un trophée singulier. Vous êtes sceptique? Allez voir «Losing Ground» de Joachim Ciocca, présenté les 19 et 20 mars au festival Les Printemps de Sévelin à Lausanne. Créé au Théâtre Benno Besson à Yverdon-les-Bains fin février, ce spectacle met la danse et le cirque au service d'une joute amicale confrontant sur scène l'artiste, son monocycle et un robot baptisé *Nina*. Une étrange et surréaliste course en cercle qui interroge notre rapport aux outils tout en tutoyant l'absurde avec malice.

Si vous croisez Joachim Ciocca, ne lui dites surtout pas qu'un monocycle ressemble à une bicyclette amputée. Ce jeune trentenaire - il est né à Genève en 1986 - est certes courtois et bienveillant, mais tout de même. «Depuis vingt-cinq ans que je le pratique, il me semble au contraire plus naturel qu'un vélo, corrige-t-il avec un sourire. Il n'a pas de guidons, pas de deuxième roue, pas de chaîne. C'est quelque chose d'épuré, d'essentiel. Et visuellement, il ressemble à un trait! C'est magnifique, non?»

## Un sportif de haut niveau

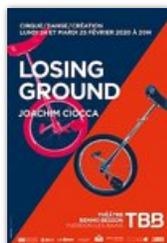
Entre Joachim Ciocca et son engin, le coup de foudre ne fut toutefois pas immédiat. Quand, à 8 ans, il commence le cirque au Théâtre-Cirque à Genève, il préfère la corde verticale. «Le monocycle, je n'y arrivais pas, et quand je n'arrivais pas à faire quelque chose du premier coup, je ne l'aimais pas. Ça m'a pris du temps pour savoir rouler, et apprécier cette sensation de totale verticalité. J'ai ensuite eu la chance de rencontrer un professeur très fort techniquement. Il était champion du monde de la discipline et m'a beaucoup appris.»

Et l'élève se montrera digne du maître. Le jeune homme décroche à son tour plusieurs médailles en championnat du monde, l'or en



«Au cirque aussi on se blesse, on tombe, on s'engueule et toutes ces fragilités-là sont à mes yeux plus intéressantes que le grandiose et le spectaculaire»

Joachim Ciocca, artiste



## À VOIR

«Losing Ground», de Joachim Ciocca, Lausanne, Sévelin 36, les 19 et 20 mars. Genève, Théâtre de la Traverse, les 8, 9, 10, 13, 14 et 15 mai.

saut en hauteur en 2004, l'argent en freestyle expert en 2012 et le bronze en 2018. Sportif de haut niveau, Joachim Ciocca n'en reste pas moins d'abord artiste, un artiste du mouvement au sens large. Et c'est ce sillon-là qu'il va progressivement creuser. Au Japon, il a découvert le monocycle danse, une autre approche de la discipline directement inspirée par le patinage artistique et qui met l'accent plus sur la dimension visuelle et spectaculaire que sur la virtuosité technique souvent aride et ennuyeuse pour les non-spécialistes. Entre 2008 et 2011, il a par ailleurs complété sa formation à l'École nationale du cirque de Montréal avant de se tourner plus spécifiquement vers la danse contemporaine en travaillant pendant deux ans avec la Compagnie Alias de Guilherme Bothelo dans le cadre de son spectacle «Sideways Rain».

## L'homme confronté à la machine

Danse ou cirque? Dans ses spectacles, Joachim Ciocca refuse désormais de choisir. Il utilise aussi bien le monocycle («Insaisissable») que la corde verticale («No Longer Strangers») tout en se méfiant de certains clichés qui font de l'acrobate un surhomme défiant tous les dangers et exécutant les numéros les plus complexes avec un sourire indéfectible. «Ce n'est bien sûr qu'un leurre, glisse-t-il. En réalité, au cirque aussi on se blesse, on tombe, on s'engueule et toutes ces fragilités-là sont à mes yeux plus intéressantes que le grandiose et le spectaculaire. Je ne critique pas la virtuosité. Je l'emploie aussi parfois, mais elle ne doit pas cacher d'autres aspects peut-être plus complexes et subtils de notre pratique artistique.»

Tout naturellement, les accidents, les ratés et les surprises font donc partie de son nouveau spectacle «Losing Ground» qui, comme le suggère son titre, explore la possibilité de perdre pied. Mais rassurez-vous! Joachim Ciocca maîtrise toujours parfaitement le monocycle sur lequel il tourne en rond sur scène pendant de longues minutes, modifiant peu à peu sa posture et sa vitesse avant de s'offrir d'autres libertés chorégraphiques. À l'extérieur de ce cercle, deux rails en tuyaux de plomberie dessinent un autre cercle sur lequel glisse sagement *Nina*, un petit robot placé sur un chariot mû par un moteur de skateboard électrique. Animal guettant sa proie ou bête captive de sa carapace et de sa trajectoire rigide? Chacun projette sur la machine au long cou ses peurs et ses fantasmes.





«Le monocycle, c'est quelque chose d'épuré, d'essentiel. Et visuellement, il ressemble à un trait! C'est magnifique, non?» dit Joachim Ciocca de son compagnon d'acrobatie. *Nicolas Righetti/Lundi13*

«C'est un modèle que l'on a trouvé tel quel. Inspiré par les robots industriels, il a été créé dans un but pédagogique, précise Joachim Ciocca. Il est en bois, très fragile et très simple. Ni high-tech ni androïde. Nous l'avons ensuite passablement transformé.» Manipulée à distance par Julien Brun - que l'on verra peut-être intervenir sur scène en cas de panne - la machine s'étire, se tord ou se recroqueville tout en émettant des sons bizarres. Il lui arrive aussi de changer de sens ou d'étirer son bras vers l'intérieur, empiétant ainsi sur la trajectoire du monocycle. Confrontant les automatismes du robot à ceux de l'homme, ce spectacle comporte donc une part d'improvisation qui fait toute sa saveur, sa richesse, et sa difficulté. «Quand le robot fait des choses auxquelles je ne m'attends pas, intérieurement je meurs, reconnaît l'artiste. Je ne suis plus dans le jeu, mais dans la survie. Et c'est beaucoup plus intéressant pour le spectateur. Il n'admire plus une maîtrise, il voit un acteur qui perd pied.» Et qui s'en sort toujours magistralement, on peut vous l'assurer.

## À Lausanne, la danse annonce une fois encore le printemps

Les Printemps de Sévelin 2020, ce sont trois semaines consacrées à la danse contemporaine sous toutes ses formes. La manifestation commence par plusieurs spectacles qui interrogent le collectif à l'image de «Carrousel» du Français Vincent Thomasset dont les danseurs-comédiens évoquent avec humour et précision le monde équestre. Quelques jours plus tard, dans «Ouverture», pour danseurs et public cheminant, la Suisse Géraldine Chollet s'empare, elle, du genre théâtral médiéval des mystères. Les jeunes créateurs helvétiques ont ensuite la parole, Joachim Ciocca et Melissa Guex qui partagent «une soirée double» (deux spectacles de 30 minutes) ou Sarah Bucher et Victor Poltier qui nous invitent à pénétrer dans leurs songes avec «Nocturnes». Et la troisième semaine, en lien avec le Programme commun, se termine avec «Seeking Unicorns» de l'Italienne Chiara Bersani qui, à travers la figure de la licorne, part à la recherche d'une humanité perdue, étouffée par les jugements de valeurs et la superficialité.



### À VOIR

Lausanne, Festival Les Printemps de Sévelin. Sévelin 36, L'Octogone de Pully, église Saint-François, du 10 au 29 mars. <https://theatresevelin36.ch>